

Derrida l'Algérien, le Français, l'États-Unien

Derrida, de Benoît Peeters, Flammarion, 740 p.

Trois ans avec Derrida. Les carnets d'un biographe, de Benoît Peeters, Flammarion, 248 p.

Michel Peterson

Arts, technologies et relations hybrides

Number 236, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64173ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Peterson, M. (2011). Review of [Derrida l'Algérien, le Français, l'États-Unien / *Derrida*, de Benoît Peeters, Flammarion, 740 p. / *Trois ans avec Derrida. Les carnets d'un biographe*, de Benoît Peeters, Flammarion, 248 p.] *Spirale*, (236), 14–16.

Derrida l'Algérien, le Français, l'États-Unien

PAR MICHEL PETERSON

DERRIDA de Benoît Peeters
Flammarion, 740 p.

**TROIS ANS AVEC DERRIDA. LES CARNETS
D'UN BIOGRAPHE de Benoît Peeters**
Flammarion, 248 p.

Dans un texte consacré à l'imposant travail de Charles Malamoud sur l'Inde ancienne, Derrida reconnaît, au cœur de son témoignage de gratitude, sa « dette sans fond » à l'égard d'un des grands penseurs de la *restance*. C'est que le rapprochement entre le brahmanisme et le logocentrisme génère un tour d'érou supplémentaire dans la contestation du privilège occidental de la présence et de la voix jusqu'au point où, telles des cendres au vent, il en vient à redire le battement de sa pensée : « *Pas d'ipséité sans reste, voilà le propre de l'homme, mais le propre ne va jamais sans reste, c'est-à-dire sans la contamination de quelque impropriété. Chance ou menace (et il faut que la chance puisse rester une menace), cela ruine toute ipséité pure d'un propre de l'homme* » (« Reste – le maître ou le supplément d'infini », *Le genre humain*, n° 37, p. 60). Il me semble qu'énonçant cet impossible, que Lacan nommait le Réel, jamais Derrida n'aura été aussi proche de Freud et des sages de l'Antiquité. Veut-on réduire l'essence de l'homme et de la femme, ou d'un texte, aussitôt quelque chose — appelons-le un ombilic — part, déplace, importune, qui ne sera jamais récupérable.

En publiant cette biographie, Benoît Peeters, nous donne également, dans *Trois ans avec Derrida*, ses propres restes, frag-

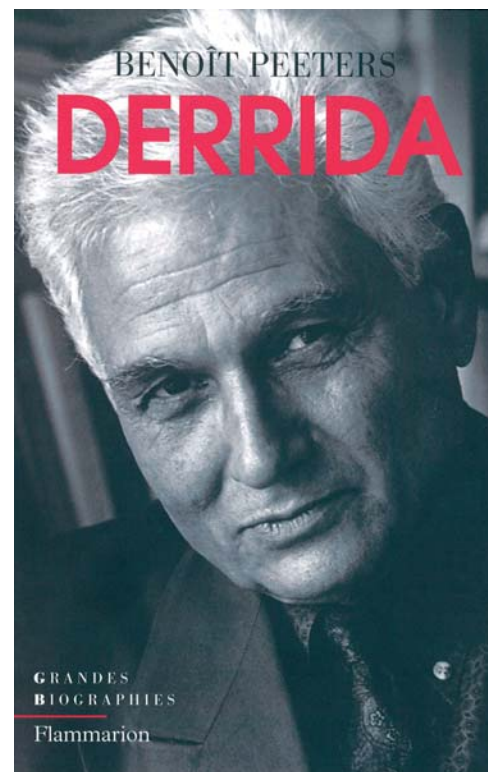
ments déjà posthumes qui accueillent autant d'hésitations, de détours, de frayages, schibboleths, paroles de souk, bref un véritable jeu de différences où certains mouvements passionnels affleurent sans trouver, pour le moment du moins, leur place dans cette histoire. Affaires de refoulement, que résume bien l'auteur : « *La présente biographie n'a rien voulu s'interdire.* » Et pourtant, ça interdit ! De fait, sous une belle légèreté de ton qui empêche de sombrer dans

l'identification mortifère, il y a là un travail de deuil subjectif et culturel qui avait commencé avec la publication des Séminaires. « *J'en suis persuadé*, écrit Peeters : *il n'est de biographie que des morts. À toute biographie, il manque donc le lecteur suprême : le disparu.* » Or en ce monde qui élargit sa rumeur tout en attaquant violemment la pensée, il importe pour l'avenir que l'écriture de ce disparu continue de croître parmi les langues.

LE FONDS DE LA FABRIQUE

S'il y a là restes, c'est qu'il y a là, aussi, chez Derrida, le « *désir fou de tout garder* », de constituer le Journal Absolu, une sorte de quête de ne rien perdre de l'archive ou plutôt, de soutenir à la fois les traces

et leur effacement. Derrida *ne brûlait rien*, pas même la plus insignifiante note. Laissons de côté les interprétations sauvages pour insister sur le fait qu'il s'agit pour Peeters de comprendre « *l'opus autothanatohétérographique* » de Derrida. On pourra hurler aux loups devant ce mot-valise quelque peu cocasse, rappelant Lewis Carroll, Joyce, Haroldo de Campos. Pourtant, ne ramasse-t-il pas plusieurs motifs essentiels du mouvement derridien : le même hétéronome, le gramme, la trace, les cendres, la survie ? Ce qui intéresse Peeters dans son parcours, ce n'est pas la biographie intellectuelle, mais l'œuvre d'une vie, les procédures de pensée, les stratégies discursives, les enjeux, les rythmes, tout cela tissé à l'histoire familiale,



sociale et politique, aux amours et aux passions, au fric. Avec, encore une fois..., des restes, comme la relation amoureuse avec Sylviane Agacinski, qui génère de vraies difficultés tout au long de la construction des deux ouvrages.

Pour accéder à ce massif réputé difficile, Peeters bénéficie d'une chance. Non seulement peut-il évidemment lire les ouvrages du mort, mais il peut en outre interviewer de nombreux témoins et consulter les deux énormes fonds d'archives qu'il a laissés : la *Special Collection*, de la Langsoon

Derrida, ainsi que de ceux de Micheline Lévy et de Fernand Acharrak, l'un des intimes de cette époque, en plus de suivre les écritures autobiographiques cryptés jusqu'à 1991, l'année de la parution de *Circonfession*. Nous plongeons dans l'histoire coloniale et nous visitons El-Biar, la banlieue d'Alger où est né Derrida. C'est là que le petit juif pied-noir arabe connaît ses premiers traumatismes : la mort de son frère cadet Norbert, puis celle de son cousin Jean-Pierre et surtout son expulsion, à 12 ans, du lycée de Ben Akhoun, en 1942. Il restera marqué par cet événement,

intensément Platon et Ponge, mais il traverse plusieurs crises mélancoliques, d'allure hypocondriaque.

1953 est une année capitale. Il plonge dans Husserl et rencontre Marguerite Aucouturier, qu'il épouse en 1957 et qui deviendra psychanalyste et traductrice de plusieurs ouvrages de Melanie Klein. Son frère, Michel Aucouturier, que Derrida a connu l'année précédente, est lui aussi un grand traducteur, en particulier de Pasternak, en plus d'être spécialiste de Bakhtine. Outre les sentiments, au cœur des affects, sans doute certains déterminants de la traduction, de la porosité des langues, de leurs frontières, jouent-ils un rôle dans ces rencontres et dans l'ouverture du rapport derridien au monde. C'est en tout cas une étrange étrangeté originaire qu'illustre cette très belle formulation repérée par Peeters dans une lettre de mars 1951 à Michel Monory, qui joue, selon le biographe, le même rôle que Fliess auprès de Freud : « *Je n'ai jamais travaillé qu'à me rendre insolite le monde [...]. Je ne sais plus ce qu'est la nature — ou le naturel — je suis douloureusement étonné devant tout.* » Ne sent-on pas pointer là une sorte d'*ostranienie*, d'*Unheimlich* porteuses de la déconstruction ? Derrida avance dès lors vers une pensée qui mettra au travail de manière radicale, tout en la défiant, celle de Freud dans l'ensemble des sciences humaines. À cet égard, la conférence « Freud et la scène de l'écriture », présentée en 1966, m'apparaît comme l'un des textes déterminants du déploiement de la déconstruction, qu'on a voulu ramener à une *méthode* alors qu'elle en est précisément la rigoureuse contestation.

LE TOURNANT GLAS

« *L'achèvement de son premier livre, l'adoption définitive d'un nouveau prénom, l'indépendance d'Algérie sont autant d'événements de l'année 1962 qui marquent la fin d'une époque.* » Et le début d'une autre. Car ce premier ouvrage, *L'origine de la géométrie*, suivi d'une série d'articles très remarquables qui prendront place dans les six ouvrages publiés de 1967 à 1972, situe Derrida comme un « *penseur qui va compter* » dans la lutte contre la « *nostalgie de l'origine* » qui affecte la pensée occidentale. Il y aurait à partir de là tellement à dire que l'économie de propos à laquelle s'en tient

En abordant Derrida, Peeters cherchait à adapter son travail à celui de son objet protéiforme. Ce qu'il aura réussi à cerner, c'est qu'il fut le premier philosophe à accueillir l'inconscient au sein de la Raison philosophique. En écrivant par digressions et incises, en faisant de la parataxe l'outil par excellence du report du temps, en adoptant le blanc et l'ellipse, il ne se sera pas contenté de prendre l'inconscient comme objet d'analyse, il l'aura fait et l'aura laissé travailler analytiquement en portant sa vigilance sur chaque ratage, chaque lapsus des grands philosophes.

Library d'Irvine, et le fonds Derrida de l'IMEC (Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine), à l'abbaye d'Ardenne, près de Caen. Après avoir parcouru l'ensemble de ce matériel considérable, Peeters en vient, après plusieurs hésitations consignées dans *Trois ans...*, à diviser la biographie en trois parties, lesquelles répondent à trois « périodes », trois temps logiques, et à trois noms : « Jackie, 1930-1962 » ; « Derrida : 1963-1983 » ; « Jacques Derrida : 1984-2004 » — sans compter, je l'avance, quelque terçité qui agite le diviseur lui-même puisqu'il passe bien trois ans à tailler son trois.

L'ÉTRANGER

La première période est la moins connue. Pour la saisir, Peeters s'appuie sur les témoignages du frère et de la sœur de

d'autant plus qu'elle le conduira au lycée Maïmonide, une école juive qui lui fera haïr ce qu'il considère comme une « *identification grégoire* ». N'empêche, Jackie vivra une enfance et une adolescence relativement heureuses, adorant le sport, la lecture, le cinéma et la proximité des bordels d'Alger. Chaque fois que cela est possible, il accompagne son père, un « *damné de la terre* » qui se tue au travail et sillonne, comme représentant de vente, le pays algérien jusqu'en Kabylie. Il découvre également la philosophie, un de ses professeurs d'hypokhâgne, Jan Czarniecki, lui apportant le nom de Heidegger, dont il lit *Qu'est-ce que la métaphysique ?* Après avoir traversé cet ailleurs *nostalgique*, nous entrons à Paris, au lycée Louis-le-Grand, où il est pensionnaire et rencontre entre autres Bellemin-Noël, Bourdieu et Abirached. C'est une époque difficile. Il lit



Peeters fait honneur à son entreprise. Car, comme *en analyse*, tout parle, surtout le détail, comme lorsqu'une paralysie faciale immobilise un des yeux de Derrida au moment où il planche simultanément sur *Circonfession* et *Mémoires d'aveugle*. Peeters sait naviguer. Qu'il se penche sur l'entrée de son personnage au comité de rédaction de *Critique*, sur les polémiques parfois violentes avec Tel Quel, Foucault, Lacan, Searle, Gadamer, Habermas ou Ricoeur ; qu'il s'intéresse à son rôle dans la création de Vincennes, dans celle de la collection « La philosophie en effet », chez Aubier-Montaigne, dans celle du Collège International de Philosophie, un an après son arrestation à Prague, en 1981 ; qu'il revienne sur les affaires Heidegger et Paul de Man ou sur son enseignement et sa célébrité grandissante aux États-Unis, c'est chaque fois avec une remarquable justesse de ton.

Au cours des années, nombreuses seront les rencontres mémorables : Gabriel Bounoure, le « vieil arabe », Roger Laporte, Henry Bauchau, Sollers, Paule Thévenin, Genet, Cixous, le grand sinologue Lucien Bianco, qui empêchera Derrida de sombrer dans le sommeil dogmatique des hérauts européens de la Révolution culturelle. Cela sans compter Althusser, à qui il restera toujours fidèle, même après que ce dernier aura tué, dans un accès de délire, sa femme. Cela sans compter aussi les Blanchot, Levinas, Nancy, Lacoue-Labarthe, Avital Ronell, Samuel Weber, Bernard Stiegler

et combien d'autres. Mais il y a bien sûr, très tôt, la rencontre de Maurice de Gandillac qui l'invitera à participer à son premier colloque de Cerisy, « Genèse et structure », à l'été 1959. C'est là qu'il fait la connaissance de Desanti, Torok et Abraham, le père Breton, décrivant ce moment comme un véritable « *passage de frontière* ». C'est lors de cette première conférence publique qu'il introduit le terme différance avec un *a*, une lettre dont l'instance fera tant parler.

Dans ce déluge d'événements et de publications, *Glas* constitue selon Peeters un tournant majeur et peut être lu comme une réponse à *L'Anti-Œdipe*. C'est là le premier « vrai » livre de Derrida puisqu'il ne s'agit pas d'un recueil d'articles. Il propose une écriture beaucoup moins académique, plus proche de l'association libre, s'autorisant d'un dialogue entre des textes n'appartenant pas au même champ. Dans *L'origine de la géométrie*, Joyce avait servi à confronter momentanément Husserl ; dans *De la grammatologie*, *L'Essai sur l'origine des langues* de Rousseau avait frayé avec les *Confessions* de saint Augustin, avant que nous n'assistions à la rencontre de Mallarmé et Platon dans *La dissémination*. Cette fois, c'est à un immense déplacement de la tradition que nous assistons, qui joue du ton, de la langue et des formations de l'inconscient à même le discours philosophique : Genet et Hegel s'affrontent et se disséminent en nommant leur vérité insue. Cette stratégie ne cessera plus de se déployer jusqu'au dernier séminaire, *La bête et le souverain*, alors que Defoe et Heidegger seront convoqués pour se déporter l'un l'autre et nous permettre de penser là où d'ordinaire la pensée s'oublie elle-même, rageusement délaissée par les humains, laissant alors place à la cruauté sans alibi, objet même de la psychanalyse selon Jacques Derrida.

Est-ce donc un hasard si, au milieu des années quatre-vingt, après avoir enfin été élu à l'École des hautes études et après qu'un premier colloque de Cerisy lui a été consacré (*Les fins de l'homme*), le penseur le plus imposant de la seconde moitié du xx^e siècle est allé de plus en plus fermement du côté du politique, de l'éthique, du droit et de la théologie ? De nouveaux motifs seront devenus insistants : l'hospitalité, le pardon, l'amitié, le

secret, la spectralité, l'archive, les frontières. Et ceux de l'autobiographie, du Journal de bord, de la survivance... passant par une autoanalyse interminable, revenant au fantasme de la chronique exhaustive, comme s'il s'agissait pour Jacques Derrida, après la mort de son père, d'écrire le livre de l'Ancêtre. Voilà l'au-delà de *Glas*, l'après-*Glas*, qui ouvre tous les cercueils de poche, cryptes de noms qui feront revenir les fantômes et les traces télépathiques de ses mille et un destinataires. Il commencera alors à penser et à parler la mort, la mort des autres, impossible héritage, et la sienne propre, tout aussi impossible, aporétique, spectrale.

KADDISH

En abordant Derrida, Peeters cherchait à adapter son travail à celui de son objet protéiforme. Ce qu'il aura réussi à cerner, c'est qu'il fut le premier philosophe à accueillir l'inconscient au sein de la Raison philosophique. En écrivant par digressions et incises, en faisant de la parataxe l'outil par excellence du report du temps, en adoptant le blanc et l'ellipse, il ne se sera pas contenté de prendre l'inconscient comme objet d'analyse, il l'aura fait et l'aura laissé travailler *analytiquement* en portant sa vigilance sur chaque ratage, chaque lapsus des grands philosophes.

Rien à voir avec la rhétorique de la certitude propre aux textes bien léchés de la philosophie et... de la psychanalyse. Car s'il est vrai, comme le précise Peeters, que Jacques Derrida parfois s'égarait dans des chemins qui ne mènent nulle part, il est tout aussi exact que, comme l'écrit Roudinesco, sa place dans l'histoire (française) de la psychanalyse de la seconde partie du xx^e siècle est cruciale. Son importance pour la philosophie et la psychanalyse aura tenu, par le biais de sa pulsion anarchique, à sa remise en question de plusieurs concepts considérés comme assurés, au lieu de faire de la philosophie un instrument de domination et de la psychanalyse une autre psychiatrie. N'est-ce pas là un véritable travail de culture, celui qui l'amena à soutenir Nelson Mandela, à parler de plus en plus de l'animal, à renouer avec Ricoeur et, au soir de sa vie, à parler avec crainte et tremblements de la démocratie à venir comme Algérie ?